

Fermer ma porte

Mathilde Branthomme

Numéro 15, printemps 2008

Écrire entre bruit et silence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/658ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Branthomme, M. (2008). Fermer ma porte. *Contre-jour*, (15), 119–128.

Fermer ma porte

Mathilde Branthomme

Entre isolement et solitude

Fermer ma porte. Frontière de ma chambre, espace clos que je désire, que je veux faire mien. M'isoler, échapper au bruit du monde, demeurer dans le silence d'une pièce choisie. Pour pouvoir « être à moi » (Montaigne). Que je me recueille, que je rassemble les morceaux épars qui gisent autour de moi et que ma tête s'incline sur ces éclats. Faire naître le désir de plonger dans le *chaosmos* pour y trouver le ciel et faire surgir un rayon déchirant les nuages, donner une vague forme à l'inexprimable. Et pour cela permettre à mon esprit de voguer ça et là, lui fournir un espace où il puisse choisir de rêver, de fantasmer, de penser.

On voudrait être le réceptacle des dieux. On rit de la Pythie... Pourquoi écrit-on si l'on ne pense pas être Pythie ? Désir insensé d'avoir accès nous aussi à la parole de vérité. Si celle-ci est chimère, décider de la créer. Je peux me vautrer dans le poétique, atteindre une nuit d'esthétique orgiaque, une nuit de beauté totale. Ou parcourir la sécheresse de mes réflexions, dans l'aridité de ma recherche, dans la solitude du désespoir. Pneuma, souffle divin, fantasmes, création, rêves, plaisirs et chimères, qu'importe. Me voilà seule, dans ma chambre. Et les autres sont là.

La porte est fermée, le corps solitaire peut rêver pour un temps qu'il n'y a d'être que lui. S'éloigner du monde pour pouvoir l'atteindre. La chambre est alors la matérialité de la solitude.

La solitude c'est d'abord ça : un état matériel. C'est que personne ne vienne. Que personne ne vienne là où vous êtes. Et peut-être même pas soi. (Christian Bobin)

Ma chambre, endroit choisi pour une solitude particulière. Fermer ma porte ou « que personne ne vienne ». Ce n'est pas la solitude du désert où tout reste ouvert. C'est la solitude que l'on force. C'est le besoin essentiel de mettre une barrière entre le monde et moi. Une barrière physique, de bois, de béton, de plastique, avec ou sans clé. Une frontière qui soit un symbole infranchissable. Dans la chambre idéale, personne ne peut interrompre le temps en frappant à la porte. Aucune intrusion, fût-elle sonore.

Les objets non plus ne peuvent m'interrompre. Ceux qui habitent ma chambre me sont familiers. Cent fois je les ai vus. Peut-être ne les ai-je jamais regardés, mais je les connais. Ils sont là pour accompagner ma pensée. Suivant l'heureux conseil de Poe, la chambre se meuble pour porter la pensée. Pas d'éclat, car la solitude ne peut être toujours éclatante. Si vous voulez que votre chambre soit du domaine du secret, laissez-y des espaces d'ombre où votre pensée ira rôder lorsque Kant l'aura épuisée. Poe évoque une chambre apaisante dans sa *Philosophie de l'ameublement*. C'est dans l'accalmie que la tempête resurgit. Une chambre débordante de bruits, de cris et de pleurs empêche tout repos. Une chambre calme est propice à tous les débordements.

Pensons aux préparatifs auxquels se livre des Esseintes. Il entretient une étrange croyance : sa chambre doit le modeler et imposer une destinée à ses actions. Ce n'est pas, pour des Esseintes, le recueillement et la jouissance du silence qui précèdent l'ameublement de sa demeure, c'est le contraire. Il veut vivre comme un moine, bien, il commence par se faire une cellule de moine et de là devrait découler la vie intérieure du moine. Mais l'ameublement se rebelle, les livres s'insurgent et son estomac fait des siennes. Malheureusement, les meubles ne le font pas. À *Rebours*, ou la chambre ne fait pas le moine.

Des Esseintes voudrait que la chambre devienne l'espace de matérialisation du moi. L'intériorité pourrait habiter la chambre, devenir extérieure au moi et se laisser contempler par lui, conscience qui s'explore. Le moi déposerait son empreinte dans la chambre et la ferait sienne, la structurerait afin qu'elle dise quelque chose de ce que le moi est. Le moi se dédoublerait, objet et sujet de la réflexion. Comme si l'espace de la chambre pouvait devenir ce moi objet contemplé par le moi sujet encore à l'intérieur du corps. Dandysme absolu où l'objet choisi devient partie du moi :

Des Esseintes éprouvait aussi de captieuses délices à palper cette minuscule plaquette, dont la couverture en feutre du Japon, aussi blanche qu'un lait caillé, était fermée par deux cordons de soie, l'un rose de Chine, et l'autre noir. Dissimulée derrière la couverture, la tresse noire rejoignait la tresse rose qui mettait comme un souffle de veloutine, comme un soupçon de fard japonais moderne, comme un adjuvant libertin, sur l'antique blancheur, sur la candide carnation du livre, et elle l'enlaçait, nouant en une légère rosette, sa couleur sombre à la couleur claire, insinuant un discret avertissement de ce regret, une vague menace de cette tristesse qui succèdent aux transports éteints et aux surexcitations apaisées des sens.
(Huysmans)

L'érotisme fuit les vers de Mallarmé pour s'emparer de la matière du recueil, de sa porosité, de ses couleurs. Les doigts parcourent sa peau, jouissent du contact avec l'objet, adorent le livre vierge et s'entremêlent à la soie des cordons. En tirant ses voluptés des objets choisis et non des humains, des Esseintes ne se confronte plus à une altérité absolue. Il a lui-même choisi les détails physiques du recueil, il ne se heurte plus à l'étranger, sa demeure n'est qu'un perpétuel écho du moi au moi. Ainsi des Esseintes magnifie-t-il le geste de Brummell, ne se contentant pas de s'ériger en objet mais agrandissant son enveloppe corporelle jusqu'à inclure la chambre et ses objets, qui, par leurs teintes et leurs formes, le rappellent sans cesse à lui. Désir d'être toujours à soi.

La chambre est l'espace de l'isolement mais elle est loin d'offrir une solitude miraculeuse. Elle ouvre un espace. Celui de l'attente. Si elle

devient le lieu de l'intériorité, elle peut être le lieu privilégié de la création, espace qui lie la méditation à sa matérialisation. La chambre donne forme et elle donne forme dans l'écriture même. En étant lieu d'imagination, elle recoupe le territoire de l'écriture. Stanze, demeure, séjour, l'endroit où on l'on habite et où l'on s'arrête, *stare*, l'endroit où l'on est (*estar*).

L'attente

J'attends dans la chambre. J'espère ce moment de grâce, je me mets à l'écoute, je rêve dans cette attente solitaire. J'ouvre un livre, je me laisse bercer. Au lieu de suivre l'art de lire d'Hugues de Saint-Victor, au lieu de me laisser envahir par la page qui rayonne, je cherche à maîtriser le texte. Où est la révélation ? Me voilà crayon en main, attentive et prête pour la chasse. Alors, auteur, qu'as-tu à me dire aujourd'hui, quelles vérités vas-tu m'imposer ? À quel moment vais-je te rejoindre ? Pour l'instant, l'attente.

La temporalité de la chambre est donc cette succession entre l'attente, l'ennui, la langueur et ce moment de grâce, d'écriture, d'inspiration. Par quoi advient-il ? Tout à coup, le temps s'arrête, mes yeux se détachent de cette neige lugubre et je m'échappe. Ce mur blanc qui me renvoyait mes pensées s'efface pour faire place au cœur du monde. Car c'est cela que j'atteins. L'inspiration, c'est un sens dans la jouissance. On comprend quelque-chose. Comprendre ? Non pas vraiment, la temporalité du moment de grâce ne laisse pas la place à la compréhension car il n'y a pas de retour, il n'y a pas de progrès. On saisit au vol et cela pénètre. Ou cela vient de l'intérieur. Comme le *duende*. C'est la lave qui s'écoule, qui bouillonne, qui jaillit, enfin. Je me laisse porter, jusqu'à ce que le mur blanc à nouveau m'arrête. Jusqu'à ce que l'encre s'assèche.

La jouissance peut déjà être présente dans l'attente :

il trouvait aussi une jouissance particulière à se tenir dans une chambre largement éclairée, seule éveillée et debout, au milieu des maisons enténébrées et endormies, une sorte de jouissance où il entraînait peut-être une pointe de vanité, une satisfaction toute singulière, que connaissent les travailleurs attardés alors que, soulevant les rideaux des fenêtres, ils s'aperçoivent autour d'eux que tout est éteint, que tout est muet, que tout est mort. (Huysmans)

La chambre devient sentinelle dans un monde endormi, elle se distingue dans la nuit obscure. Attendre dans la chambre alors que le monde dort. Quelle est cette jouissance particulière ? Veiller : être éveillé au milieu du sommeil des autres, être là dans sa singularité, être là pour écouter les bruits du monde. Être à l'écoute de ce que les autres ne peuvent comprendre, ne peuvent sentir, puisqu'ils se sont endormis.

Phénomènes chambresques. Spiritus phantasticus

La chambre, espace en creux où le fantasme s'imprègne. Entrer dans la chambre, c'est accepter d'être troublé par l'autre qui est en moi. Par les autres, cette foule que j'abrite, cette bestialité et ces mystères. Dans *Voyage autour de ma chambre*, Xavier de Maistre divise l'homme en deux, l'âme et la bête. Pour lui, la bête l'agit, l'âme porte sa méditation. La bête le fait choir de sa chaise, l'âme ouvre l'espace de la chambre. L'auteur avoue que la division n'est pas claire. La chambre est l'espace de l'entremêlement. L'arène est là, le taureau et le torero dansent ensemble. Les lumières et la bête se poursuivent et s'affrontent. L'issue est inconnue. Car je me risque à aller voir au-delà. Où je me trouve, où je me perds.

Huysmans soutient que la particularité de l'homme est sa capacité à créer l'artifice. Celui-ci est identifié au fantasme, à la création d'un artifice qui se donne comme rêve de la réalité. Au lieu de vivre celle-ci, rêvons-là et la vie se recueillera dans ce rêve. Le fantasme devient le lieu d'une substitution. La chambre est espace protecteur en éloignant la réalité. Elle devient le lieu privilégié pour le déploiement du désir visant l'irréel. Lieu de l'Eros pur qui s'approche de l'instinct de mort en n'étant que désir et en éloignant tout possibilité de satisfaction. La chambre paraît n'offrir qu'une réalisation imaginaire. C'est l'explosion du désir qui crée l'objet même désiré, qui se lance à la poursuite d'une chimère. C'est dans la chambre que l'on trouve la zone intermédiaire d'Agamben :

N'étant plus fantasme et pas encore signe, l'objet irréel de l'introjection mélancolique ouvre un espace qui n'est ni la scène hallucinée et onirique des fantasmes, ni le monde indifférent des objets naturels ; mais c'est dans cette zone intermédiaire, dans ce lieu

épiphanique, quelque part sur la « terre sans maître » entre l'amour narcissique de soi et le choix d'un objet extérieur, que pourront venir un jour se placer les créations culturelles, l'entrebescar des formes symboliques et des pratiques textuelles par lesquelles l'homme entre en contact avec un monde qui lui est plus proche qu'aucun autre et duquel dépend, plus directement que de la nature physique, son bonheur et son malheur.

La zone intermédiaire, cette sphère de création où les songes prennent forme et se donnent à voir. Je vois la chambre comme le lieu privilégié pour cet *entrebescar*, lorsque les fantasmes atteignent une certaine matérialité en s'écrivant. Lorsque Dante rentre dans sa chambre, dans la *Vita Nova*, ses visions poétiques se lèvent et son fantasme devient chant amoureux. Le *spiritus phantasticus* trouve dans la chambre l'étendue nécessaire pour surgir et s'incarner. La chambre est alors le domaine du répit. Elle offre la possibilité de se préparer pour être au monde. Entre la contemplation sans voix d'une Béatrice diaphane et le poème la célébrant, il y a le recueillement. Je ne suis plus aux autres, et je tente d'être à moi.

Acedia

Lorsque le *spiritus phantasticus* s'essouffle, l'acédie se lève. Elle est symptôme de cette absence. L'acédie et la mélancolie sont deux visages de la chambre comme espace intérieur. La mélancolie est jouissance de la nostalgie et la tristesse, l'acédie est perte qui implique la souffrance. La solitude devient acédique, je vis sur moi-même, écueil de la solitude en chambre. La tristesse charmante de la mélancolie, la délicate méditation artistique devient une tristesse sourde, anxieuse, envahissante. L'épuisement. La chambre qui devait être refuge protecteur, espace d'une intériorité chérie devient le lieu du fantasme qui s'égare, lieu dans lequel les détails matériels, les objets du souvenir s'animent et envahissent l'éther. La temporalité n'est plus celle d'une lente et sereine réflexion, celle d'une voluptueuse lecture, mais bien plutôt une succession effrénée de souvenirs, d'apparitions, de pensées incohérentes.

L'acédie peuple ma solitude de monstres. Me voilà paisible, au coin d'un feu imaginaire, rêvant à de blanches flammes, à un vieux

tisonnier, à une cheminée ancestrale. Je m'assoupis. Je somnole. Je laisse ma pensée vaguer à ses occupations. Et là, horreur et damnation, voilà que je découvre que ses occupations sont peu éclatantes. Voilà ce que Poe voulait, aucun éclat. L'acédie est le contraire de l'éclat. C'est le brouillard, l'entremêlement, le non-discernement. Elle est un vide face à un plein. Ou un vide peuplé de monstres et non d'anges. Mais s'il y a tristesse dans l'acédie, si le cœur est tourmenté, n'est-ce-pas parce qu'il y a eu désir d'un autre ? L'acédie serait la réponse charnelle, voire même pleine de bon sens, à la folie mystique qui a voulu séparer le corps de l'esprit. Laissez-là donc, cette pauvre bête, il faut qu'elle se repaisse, qu'elle se rassasie, vous voyez bien que le saut est impossible, qu'elle est faite de chair et qu'elle ne peut dominer celle-ci. L'acédie devient alors non pas turpitudes et extravagances mais bien le contraire, réaction saine face à une éthique religieuse vicieuse, malsaine, déjantée. Si l'on pose dès le départ cet effort comme tendu vers le néant, l'acédie n'est que la réaction du corps sain. Mais s'il y a autre chose, l'acédie est cette sécheresse qui rend l'attente éternelle. L'acédie transforme l'ascension de la montagne en une course autour de celle-ci, course où l'on revient sans cesse sur ses pas, perte dans un labyrinthe. Elle fait entrevoir la chambre comme cet espace de liberté infinie qui peut devenir si facilement prison.

La parole secrète

La chambre peut être l'espace de la grâce. Celle qui accomplit le saut. Celle que décrit Simone Weil :

Parfois les premiers mots déjà arrachent ma pensée à mon corps et la transportent en un lieu hors de l'espace d'où il n'y a ni perspective ni point de vue. L'espace s'ouvre. L'infinité de l'espace ordinaire de la perception est remplacée par une infinité à la deuxième ou quelquefois troisième puissance. En même temps cette infinité d'infinité s'emplît de part en part de silence, un silence qui n'est pas une absence de son, qui est l'objet d'une sensation positive, plus positive que celle d'un son. Les bruits, s'il y en a, ne parviennent qu'après avoir traversé ce silence.

Parfois aussi, pendant cette récitation ou à d'autres moments, le Christ est présent en personne, mais d'une présence infiniment plus réelle, plus poignante, plus claire et plus pleine d'amour que cette première fois où il m'a prise.

Simone Weil ne se trouve pas dans sa chambre. Pourtant il me semble que la chambre peut être le lieu particulier de la grâce dont elle parle. Il y a un saut hors du temps et hors de l'espace. Un saut au cœur duquel la solitude devient dialogue. J'ignore ce qu'est cette grâce. Je ne peux la définir. Mais je peux l'évoquer et tenter de dire à demi-mot ce qui lie la grâce à la chambre. Je crois que la chambre est le rêve de la grâce. En matérialisant ma solitude, je pars à la recherche de la grâce. Je pense que le physique va me permettre d'accéder au spirituel. Je tente d'éloigner tout intermédiaire entre moi et l'absolu. Et pour cela, je ferme ma porte. Le moment de grâce advient pour Simone Weil lorsqu'elle commence à réciter le *Pater noster*. Le geste d'une porte que l'on clôt pourrait-il accomplir la même venue à la présence ? Dans l'obsession de la solitude, il y a le désir fou de sauter au-delà. Vouloir mettre un obstacle physique pour qu'une immensité fasse de la chambre un infini.

La solitude impossible

Dans l'expérience, il n'est plus d'existence limitée. Un homme ne s'y distingue en rien des autres : en lui se perd ce qui chez d'autres est torrentiel. Le commandement si simple : « Sois cet océan », lié à l'extrême, fait en même temps d'un homme une multitude, un désert.
(Bataille)

Fermer ma porte. Cela fonctionne comme une parole performative. C'est ainsi que je décide de choisir ma solitude. De laisser le vide se creuser en moi. De permettre à l'autre de monter en moi. Certains diront que c'est l'Autre, l'Absolu et l'Idéal, Dieu, d'autres verront les fantasmes et les rêves. D'autres la création. La chambre, c'est offrir au moins l'espace du vide, sans savoir qui le comblera. Ni comment il se comblera. Mais qu'au moins le vide soit présent.

Une fois la porte fermée, tout peut advenir. C'est dans la chambre imaginaire que je vais chercher au plus profond de moi-même. Entre ascension et catabase. On risque sa vie dans la chambre. Ou on fait semblant de risquer sa vie, dans le délire littéraire. Ce que l'on risque c'est son savoir et c'est sa forme d'existence. C'est l'enveloppe qui se risque, c'est le masque qui tombe pour un temps.

Peut-être la chambre est-elle le fantasme de la solitude, le rêve d'un endroit sacré. Écrire sur la chambre pour pouvoir y pénétrer.



Catherine Chaumont, *L'Amour*